



Atelier Plaisir des Ecritures : Le Cantique des Cantiques

offert par Anne-Marie PELLETIER,

5 mars 2013
42 personnes

PLAN de l'intervention

1- Présentation

Chant des chants dans la Bible, pour célébrer la bonté du monde

Impossible de ne pas commencer par dire le plaisir d'une rencontre qui nous réunit ce soir autour d'un texte de la Bible parmi les plus immédiatement sensibles et heureux. Un petit livre qui est au nombre de ces écritures qui continuent à habiter la mémoire de beaucoup au sein même d'une culture qui est devenue largement étrangère à la tradition biblique. Mon souhait est qu'il apporte une note supplémentaire à l'exploration que vous poursuivez, durant l'année présente, de cette réalité attirante, chatoyante, multiforme, avec sa part d'énigme, que désigne le mot de « plaisir ».

Un texte superlatif et cependant déconcertant

D'entrée de jeu, par son titre même, le *Cantique des cantiques* s'énonce comme un superlatif. Il est le « Chant des chants » en hébreu, comme l'on dit « Saint des saints ». Dès ses premières mesures, les mots se précipitent et s'accumulent pour dire ce qui est « bon », plus que bon, c'est-à-dire « meilleur ». Pour aiguïser le regard : les occurrences de l'adjectif « beau/belle » sont ici singulièrement nombreuses. Deux voix s'imposent dès le départ : celles d'un homme et d'une femme qui se désignent comme « bien-aimé » et comme « bien-aimée ». À partir de là se déploie un texte jalonné de célébration mutuelle, frémissant de désir et de bonheur...

C'est pourquoi s'impose aussi la nécessité, avant d'aller plus loin, d'entendre quelques mesures de la « musique du *Cantique* ». À défaut de citer le texte dans sa langue d'origine,

j'en lis quelques versets en français. Ainsi, au chapitre 4, versets 8 à 10, ces paroles du Bien-aimé :

«4, 8 - Viens du Liban, ô fiancée, viens du Liban, fais ton entrée. (...) 9 - Tu me fais perdre le sens, ma sœur, ô fiancée, tu me fais perdre le sens par un seul de tes regards, par un anneau de ton collier! 10 - Que ton amour a de charmes, ma sœur, ô fiancée. Que ton amour est délicieux, plus que le vin ! Et l'arôme de tes parfums, plus que tous les baumes!
11 - Tes lèvres, ô fiancée, distillent le miel vierge. Le miel et le lait ont sous ta langue; et le parfum de tes vêtements est comme le parfum du Liban ».

Et encore, cette fois au chapitre 5, ces versets où la Bien-aimée lui fait écho :

« 10 - Mon bien-aimé est frais et vermeil. Il se reconnaît entre dix mille. 11 - Sa tête est d'or, et d'un or pur; ses boucles sont des palmes, noires comme le corbeau. 12 - Ses yeux sont des colombes, au bord des cours d'eau se baignant dans le lait, posées au bord d'une vasque.

Telle est la langue du *Cantique*, simple et somptueuse, qui coule de source... Pourtant, dans le même temps, il n'est pas illégitime d'être surpris de voir ce livre figurer dans la Bible. Car, après tout, le nom de Dieu n'y apparaît pas, sauf une mention anecdotique en *Ct* 8,6. Le plus immédiatement frappant est sa parenté avec la littérature amoureuse universelle. Aujourd'hui même il est chanté en Israël lors des vendanges. Finalement ce texte ne semble pas avoir à dire plus que ce que disent tous les chants d'amour qui ont été et seront jamais composés... Pourquoi penser qu'il aurait à dire plus ? Mais alors aussi, pourquoi le sort éminent qui lui a été fait avec son inscription au corpus des Ecritures canoniques ? Quelle nécessité a poussé à le faire figurer parmi les *ketuvim* ou Ecrits de sagesse ? Beaucoup de débats se sont noués autour de ces questions, engendrant de multiples hypothèses. Pour les uns, sa légitimité biblique lui viendrait simplement de ce qu'il aurait fait partie du patrimoine de l'institution domestique, qui l'aurait consacré comme texte vénérable. D'autres invoquent des raisons plus théologiques, qui s'argumentent à leur tour diversement...

Le débat sur sa canonicité

Ce débat est déjà présent au sein du judaïsme à Yavné, lorsqu'à la fin du 1^{er} siècle, l'on discute des textes qui « salissent » ou non les mains, selon l'expression traditionnelle utilisée pour décider de l'identité sacrée d'un texte. La déclaration de Rabbi Aqiba fut alors dirimante, qui proclama que : « *Le monde entier ne vaut pas le jour où le Cantique fut donné à Israël. Car toutes les Ecritures sont saintes, mais le Cantique des cantiques est le saint des saints* ». La controverse rejaillit dans le christianisme également. Pour n'en retenir qu'une seule mention, je rappelle qu'elle opposa à la Renaissance Calvin et Castellion, le premier forçant le second à quitter Genève en 1545 pour avoir déclaré que le *Cantique* n'était que recueil de paroles grivoises !

Paradoxalement, tous ces débats n'empêchèrent pas le *Cantique* d'acquérir un statut particulier et éminent. Dans le judaïsme, en particulier au sein de la Kabbale, dans le christianisme, en devenant livre d'élection de la tradition mystique et monastique. Ce texte est donc tout sauf banal dans la Bible, même si aucun texte de la Bible n'est jamais tout à fait banal... En particulier, il continue à questionner le lecteur moderne sur ce qui doit être reconnu comme fondant sa valeur de « révélation » et justifie sa canonicité.

Soulignons, au passage, combien cette question de la nature de la révélation soulevée par le *Cantique* est pleine d'intérêt. Elle oblige en effet à se demander où et comment le Dieu de la

Bible se révèle en définitive. Des réponses à cette question, qui viennent spontanément à l'esprit, renvoient certes aux récits de théophanies, souvent grandioses comme au Sinaï, ou bien à un épisode comme celui du buisson ardent. Ou encore, avec beaucoup de finesse, à l'histoire d'Élie, sur le chemin de l'Horeb. Pourtant ce que le texte biblique nomme « révélation » se donne aussi à reconnaître - et peut-être d'abord - dans des réalités beaucoup plus ordinaires et immédiates. C'est un fait que le Dieu de la Bible émerge le plus souvent dans le quotidien de la vie humaine, dans ce creuset qu'est l'histoire quotidienne, dans les réalités très humaines de cette histoire... De façon qui ne laisse pas de surprendre, il faut bien admettre que c'est finalement là, en ce registre bas, que le Très Haut fixe ses rendez-vous à Israël et aux lecteurs de la Bible... Son lieu d'élection est la « chair » des générations d'Israël ! Et, singulièrement ce qui advient entre l'homme et la femme.

L'homme et la femme, selon la Bible...

Mais voilà que ce qui advient dans cette relation stratégique dans l'expérience humaine est souvent passablement complexe, ambigu, conflictuel... Dès le départ, dans le livre de la *Genèse*, cette réalité est orchestrée à travers toute une série d'épisodes problématiques. Ainsi de l'histoire de Tamar et Juda, ou bien encore de la femme de Putiphar dans les chapitres consacrés à Joseph, et encore de l'histoire de Dina violée par Sichem (*Gn* 34). Plus loin, au temps des Juges, ce sera celle de Samson et Dalila. A l'époque des Rois, celle de David et Mikal, puis du même roi avec Bethsabée, la femme d'Urie. Et ce sera encore l'histoire de Suzanne et des vieillards. Interminable litanie d'histoires difficiles... où se rejouent la violence et la séduction dont parle le chapitre 3 de la *Genèse*, juste après avoir évoqué la transgression qui brouille l'identité de l'humanité et de la création.

Pour échapper à cette histoire tourmentée, le lecteur devra reprendre pied - en-deça de la situation de *Gn* 3 - dans la bonté paisible du récit de *Gn* 2, lorsqu'au jardin d'Eden s'élève la parole d'admiration de l'homme devant la femme que Dieu lui présente. Ce climat originel de jubilation, de simplicité heureuse du regard est très précisément celui du *Cantique des cantiques*, qui ré-actualise le « *tov m'od* » de *Gn* 1. A ceci près que la parole se formule cette fois, dans le petit livre de sagesse, sous forme d'un duo, dans un dialogue, qui n'était pas encore advenu dans la lettre de *Gn* 2.

Et ce point est loin d'être négligeable. Pour le voir, on se rappellera cette manière classique de distinguer trois formes de plaisir. Une première modalité est tout simplement le plaisir de détruire l'autre, ou de lui faire du mal, ce que la psychologie désigne comme *Schadenfreude*... Un autre plaisir est celui qui joue en solitaire, excluant l'autre ou l'instrumentalisant. Vient enfin le plaisir à deux, plaisir partagé, où l'on accepte de donner, mais plus encore de recevoir de l'autre. C'est à ce plaisir que ressortit justement le *Cantique des cantiques*. Dès le départ y retentit un appel, puis un dialogue... Des voix à l'unisson forment leurs mots. Le désir circule de l'un à l'autre, de l'autre à l'un... La formule d'appartenance mutuelle trouve naturellement sa place avec des variations et des modulations au fil de ses reprises. Soit la séquence :

« Mon bien-aimé est à moi et moi lui » (*Ct* 2,16)

« Je suis à mon bien-aimé est mon bien-aimé est à moi » (*Ct* 6,3)

« Je suis à mon bien-aimé et vers moi se porte son désir » (*Ct* 7,11).

Telle est la réciprocité heureuse du *Cantique*, où l'humain accède à sa vérité, en même temps qu'il expérimente l'amour et le plaisir partagé.

Quelques éléments de repérage critique

Mais beaucoup de mystère et de questions entourent ce livre, que la critique exégétique peine à trancher définitivement...

Ainsi déjà de sa structure interne. En ce petit livre de 117 versets augmentés de deux épigrammes et d'ajouts finaux, faut-il reconnaître une collection, un recueil de chants reliés ensemble ou, au contraire, un poème écrit d'une seule coulée ? Deux thèses s'affrontent à ce sujet. L'une, reprenant la lecture dramatique de Jacobi, argumente l'unité en reconnaissant un drame à trois personnages. Ce sera la thèse de Renan en particulier. Mais celle-ci apparaît bien difficile à tenir. Il semble plus plausible de voir dans le livre le dialogue de *dod* et *rayah* diffracté en plusieurs chants unifiés par des refrains : « *Son bras gauche est sous ma tête et sa droite m'étreint* » (2,6 + 8,3), mais aussi « *Je vous en conjure, filles de Jérusalem...* » (2,7 + 3,5) et par les formules d'appartenance mutuelle mentionnées précédemment.

La datation et la provenance ne sont pas non plus objet de consensus. Les propositions vont, pour la première, de Salomon au 3^{ème} siècle... Mais on doit remarquer qu'il est difficile d'exploiter la mention de Salomon, puisque la littérature pseudépigraphique se réclame de lui dans des textes écrits postérieurement à l'Exil. Les données fournies par la langue sont également contradictoires. Ainsi de la mention de Tirça, nom archaïque de Samarie difficile à interpréter en *Ct* 6,4, alors que des racines araméennes et des mots perses tirent la datation vers le bas. Le plus vraisemblable consiste à mettre à la source du livre une longue préhistoire et à poser une rédaction finale à la fin du 5^{ème} siècle, à l'époque de Néhémie.

La question de la provenance est évidemment solidaire. Les propositions ne manquent pas pour relier le *Cantique des cantiques* au monde païen. L'Égypte est invoquée (cf. O. KEEL), mais aussi la Mésopotamie, terre antique des hiérogamies. Mais aussi le monde cananéen avec les traditions de Tammouz et d'Ishtar. D'autres exégètes voient au contraire de forts liens avec le monde biblique. Mais dans laquelle de ses versions ? Les réponses s'ouvrent de nouveau largement : pour les uns, le *Cantique* renvoie au folklore palestinien ; d'autres le relie aux milieux lettrés et savants d'Alexandrie à l'époque post-exilique (thèse de Winandy parlant d'un poème d'amour mué en écrit de sagesse). D'autres encore ont l'évidence d'une écriture tissée d'allusions à la littérature prophétique (thèse d'A. Feuillet qui met le *Cantique* en rapport avec les chants de Sion en *Isaïe*). Le plus raisonnable nous paraît être de faire l'hypothèse de chants, peut-être bien de provenance égyptienne, introduits à l'époque salomonienne (on ne peut oublier que Salomon épouse une princesse égyptienne et ouvre Israël à un cosmopolitisme inédit) et retravaillés en consonance avec des thèmes proprement bibliques, singulièrement en relation avec l'Alliance.

Autre question corrélative occupant le débat critique : comment lire ce petit livre en tenant compte de son appartenance au corpus biblique ? Littéralement, en s'en tenant aux mots d'un homme et d'une femme célébrant le plaisir qu'ils trouvent l'un à l'autre ? Ou bien allégoriquement, comme cela s'est fait au long des traditions juive et chrétienne ? L'époque moderne a résolument opté pour le sens littéral, en l'opposant le plus souvent polémiquement au sens spirituel de la tradition. Il reste que l'hypothèse d'un sens littéral ayant une portée spirituelle est loin d'être sans intérêt et sans légitimité. Telle est la conviction de D. Lys argumentée dans une étude qui a pour titre *Le plus beau chant de la création* (1968). Mais aussi conviction de Paul Beauchamp : parce que précisément ce livre est expression du

« plaisir que l'homme et la femme se donnent l'un à l'autre », il a une éminente valeur spirituelle, insiste le grand exégète. Ce faisant s'ouvre aujourd'hui une perspective à nos yeux fort prometteuse : celle d'une interprétation appliquée à rejoindre le sens spirituel inclus dans le sens littéral !

Pour le sens littéral : plaisir du texte, plaisir des sens, jubilation amoureuse

Plaisir du texte

Pour reprendre une expression célèbre de Roland Barthes, nous dirons d'abord que le « plaisir du texte » est ici d'abord celui d'une *lettre* qui possède tout le chatolement sonore d'un chant. Car, on ne saurait l'oublier, fondamentalement, le *Cantique* est un chant ! Il est donc fait de musique. Sa musique - c'est-à-dire sa prosodie, le jeu des allitérations et des échos, des accents (en hébreu *ta'amim*, soit un mot qui renvoie au goût, à la saveur) - fait son sens ; malheureusement difficile à restituer dans nos traductions.

Ce plaisir a à voir, non moins, avec l'efflorescence des métaphores. Celles-ci jaillissent comme un feu d'artifice, en particulier dans les descriptions-célébrations du corps. On s'y arrêtera plus loin.

Ce plaisir encore est relié à une immense tradition interprétative, souvent pleine de richesses, qui est associée à ce livre, comme en témoigne par exemple *Le Grand livre du cantique des cantiques* publié sous les signatures de *Lalou et Calame* (Albin Michel, 1999). Au fil des siècles le sens s'est multiplié à partir et autour de ses mots, parfois de façon surprenante, voire baroque, singulièrement dans les lectures allégoriques qui verront par exemple dans les « petits renards » de *Ct* 2,15 une allégorie des hérésies... Effervescence du sens, langage en fête, c'est ce dont témoigne une vaste histoire de lectures juives et chrétiennes qui a plus de 20 siècles. On n'oubliera pas d'ailleurs que cette même histoire comporte des méprises, des traductions fausses, liées à la force métaphorique du texte, qui a pu entraîner des lecteurs parfois un peu loin... Ainsi, de la célèbre fausse traduction du verset 2 du premier chapitre : « Qu'il me baise des baisers de sa bouche, car ton *amour* vaut mieux que le vin ». L'hébreu *dodeikha* a été mal traduit par la Septante, puis par la Vulgate..., qui ont compris *dad* (c'est-à-dire le sein), au lieu de *dod* (qui signifie chéri, bien-aimé)... De là des difficultés certaines, puisque le mot figure dans une adresse de la femme à son bien-aimé... Mais il faut reconnaître que cette amusante méprise a su engendrer - d'Origène jusqu'à Lemaître de Sacy – des commentaires inspirés, qui comportent parfois de fort belles choses (cf. par exemple une méditation sur « le disciple que Jésus aimait » posant sa tête sur la poitrine de Jésus).

Amour et esthétique

On a déjà signalé l'importance remarquable des occurrences du mot qui signifie la beauté, en référence à la célébration des corps. Celle-ci nous vaut une série de descriptions sous la forme de parole adressée, où l'homme et la femme, tour à tour, se disent leur émerveillement. On a remarqué à juste titre qu'il s'agissait ici de corps parlants autant que parlés. De là ces sortes de médaillons, où le corps est évoqué méthodiquement de haut en bas, ou de bas en haut, sur un mode qui évoque irrésistiblement la statuaire égyptienne (cf. KEEL). Le regard détaille, s'attarde, s'émerveille, sans pour autant faire basculer dans une réification pornographique du corps. En effet, on ne quitte jamais ici le registre de la métaphore poétique. Écoutons une occurrence de cette jubilation :

1 - Que tu es belle, ma bien-aimée, que tu es belle! Tes yeux sont des *colombes*, derrière ton voile; tes cheveux comme un *troupeau de chèvres*, ondulant sur les pentes du *mont Galaad*.

2 - Tes dents, un *troupeau de brebis* tondues qui remontent du bain. Chacune a sa jumelle et nulle n'en est privée.

3 - Tes lèvres, un fil d'écarlate, et tes discours sont ravissants. Tes joues, des moitiés de grenades, derrière ton voile.

4 - Ton cou, *la tour de David*, bâtie par assises. Mille rondaches y sont suspendues, tous les boucliers des preux.

5 - Tes deux seins, deux *faons*, jumeaux d'une *gazelle*, qui paissent parmi les lis (*Ct* 4, 1-5).

De même en *Ct* 7, 2-6, où le corps de la bien-aimée est parcouru par le regard et par les mots, depuis le bas vers le haut, cette fois. De même encore de *Ct* 5, 10-15 qui, cette fois, exprime l'éloge du bien-aimé par le personnage féminin...

Ainsi, finalement, chacun s'enchanté du rayonnement de la beauté du corps de l'autre. Et toute la création est comme aimantée par la vibration de vie qui émane de ce couple ! Le plaisir du texte est dès lors aussi celui d'un livre qui récapitule le monde : faune et flore gravitent autour des deux amants. De là les courses d'animaux (renards dans les vignes, léopards dans les montagnes de l'Hermon), les vols d'oiseaux traversant l'espace et le faisant résonner de leurs chants (tel le roucoulement de la tourterelle qui annonce le printemps en *Ct* 2,11). De là aussi les multiples mentions d'animaux, sur mode métaphorique, dans les portraits ou bien les comparaisons qui jalonnent le texte. Par exemple en *Ct* 2,14 : « *Ma colombe, cachée au creux des rochers* », ou encore en *Ct* 1,9 : « *A ma cavale, attelée au char de pharaon, je te compare, ma bien-aimée* ». De là toujours, la présence d'une flore somptueuse évoquée avec la vigne qui bourgeoonne, les grenadiers qui fleurissent, les figuiers qui portent leurs fruits...

Occasion de mettre en jeu les divers sens : vue, audition, toucher, odorat, goût, avec la mention du vin qui réjouit le palais, des parfums, de la myrrhe, de l'encens, du safran, du cinnamome, avec l'évocation de frôlements de vents embaumés se conjuguant avec le bruit de pas qui font présager la proximité de l'aimé et aiguissent le désir...

De fait, d'un bout à l'autre, le texte est parcouru par l'énergie du désir et de la vie. Le langage lui-même est en fête, disions-nous, en allusion à un prodigieux travail d'engendrement des métaphores. Que l'on en juge :

« 3 - *Comme le pommier* parmi les arbres d'un verger, ainsi mon bien-aimé parmi les jeunes hommes. À son ombre désirée je me suis assise, et son fruit est doux à mon palais. 4 - Il m'a menée au cellier, et la bannière qu'il dresse sur moi, c'est l'amour. 5 - Soutenez-moi avec des gâteaux de raisin, ranimez-moi avec des *pommes*, car je suis malade d'amour » (*Ct* 2, 3-5).

« 7 - Que tu es belle, que tu es charmante, ô amour, ô délices! 8 - Dans ton élan tu ressembles au *palmier*, tes seins en sont les *grappes*. 9 - J'ai dit : *Je monterai au palmier*, j'en saisirai les *régimes*. Tes seins, qu'ils soient des *grappes de raisin*, le parfum de ton souffle, celui des *pommes*; 10 - tes discours, un *vin* exquis! Il va droit à mon bien-aimé, comme il coule sur les lèvres de ceux qui sommeillent » (*Ct* 7, 7-10).

Sans cesse les amants sont en mouvement, en quête de l'autre. Le plaisir se vit dans la mobilité, l'esquive, la recherche : le contraire exact d'un amour fusionnel...

Mais, faudrait-il donc que Dieu s'absente, pour que l'homme et la femme puissent jouir d'eux-mêmes dans leur rencontre, éprouver sans entrave la bonté de l'amour ? Telle est la question qu'il faut finir par entendre et prendre en charge...

Dieu absent ?

Retour à Genèse 2

Cette question invite à faire brièvement retour sur le chapitre 2 du livre de la *Genèse*. On se rappelle que le surgissement de la présence de l'homme et de la femme - dans le réel de la lettre du texte - se fait en ce chapitre, et non pas dans le premier récit de création¹. Or, dans la dramatique de ce second récit, Dieu est présent avec une insistance particulière. Je dirais que c'est lui qui « fait les présentations », après avoir créé la femme². Autrement dit, il donne l'homme et la femme l'un à l'autre. Ce faisant, il est ce *tiers* entre l'homme et la femme, qui instaure la *distance* qui permet elle-même la relation. Dans sa mise en scène le texte suggère que Dieu est la vérité invisible de la relation homme-femme !

Ainsi sommes-nous acheminés jusqu'à la réalité d'un monde invisiblement soutenu par Dieu, habité d'une Vie qui vient à la chair de plus loin qu'elle-même, pour faire allusion ici aux analyses du philosophe Michel Henry. Il en résulte que Dieu n'a pas besoin d'être nommé pour être ici présent : il est dans l'invisible, *entre* le bien-aimé et la bien-aimée du *Cantique*. Ce qui peut se dire encore : homme et femme, dans leur différence et leur rencontre, constituent *une réalité de Dieu*. Il nous faudrait ré-entendre sur ce point les belles analyses de Dietrich Bonhoeffer dans son livre *Création et chute*³ : il y argumente l'idée que le propre de l'homme est - face à Dieu - d'être créature, c'est-à-dire un être qui consent à ne pas être tout... Ni l'homme seul, ni la femme seule, ne sont le tout de l'humanité. La différence des sexes manifeste cette réalité ontologique. Dès lors aussi chacun existe d'être en relation avec l'autre. Mais cette vérité de l'humain, explique Bonhoeffer, est une grâce aussi bien qu'une épreuve. Et, précisément pour alléger l'épreuve, Dieu a fait que l'autre soit aimable et désirable, dit joliment le théologien...

Dieu présent là où il y a « l'homme et la femme »

La révélation portée par les Ecritures bibliques est donc que Dieu est précisément là où homme et femme se rencontrent et se célèbrent, comme le fait justement le *Cantique des cantiques* illustrant et prolongeant Gn 1 et 2... En somme le petit livre biblique dit cette bonté d'origine pour qui l'aurait oubliée... (cf. l'exclamation de Jacob à Béthel : « *Dieu est là et je ne le savais pas* »).

Autrement dit encore : certes, Dieu est là, il vient, là où la chair est en souffrance, en appel de secours. Mais il est là tout autant, et ultimement, là où la création réussit, s'accomplit dans le bon et le très bon (cf. le « *tov* » biblique, qui exprime à la fois le « bon » et ce qui procure le

¹. Cf. Marie Balmary, *La divine origine, Dieu n'a pas créé l'homme*, Grasset, 1993.

². Cf. la représentation du Jardin des délices de Jérôme Bosch., Musée du Prado (volet de gauche du triptyque ouvert).

³. Dietrich Bonhoeffer, *Création et chute*, traduction Bayard, 2006.

bonheur). Il est là tout spécialement dans la rencontre de l'un et de l'autre, s'épanouissant en surprise et en émerveillement⁴, lui qui invite à choisir le chemin de la vie et du bonheur (*Dt* 5), qui associe l'Alliance aux biens qui servent concrètement la vie, qui donne pour « loi » le double commandement de l'amour...

Pour conclure...

Je le ferai avec un petit « zoom » sur un passage majeur du *Cantique des cantiques*, à quoi j'ajouterai une remarque d'ensemble qui voudrait avoir valeur conclusive.

Sur le jardin clos (Ct 4,12 – 5,1)

Après un portrait-célébration de la bien-aimée évoqué précédemment (tes yeux sont des colombes, tes cheveux un troupeau de chèvres, ton cou la tour de David, tes seins de jeunes faons), soit à mi-chemin entre l'ouverture et la finale du *Cantique*, au centre du livre, soudain quelques versets suggèrent une pause, ils font pressentir l'accomplissement de la rencontre. La parole frémissante du bien-aimé qui, juste avant encore, parcourait le corps de la bien-aimée pour en célébrer chaque partie, se concentre et se condense⁵. Les métaphores en fête, qui levaient sous le regard émerveillé de l'amant, convergent maintenant en une seule vision : « *Un jardin fermé, ma sœur fiancée, Une fontaine fermée, une source scellée* ». L'aimée devient toute entière jardin délicieux, c'est-à-dire lieu protégé, élu, réservé pour un partage d'intimité bienheureuse. Pourtant, immédiatement, la parole du bien-aimé se trouve rejaillir en bouquet de notations qui l'ouvrent toute grande à une somptueuse expérience des sens dont la création est participante :

« Tes jets font un verger de grenadiers, avec les fruits les plus exquis ; (...) source des jardins, puis d'eaux vives, ruissellement du Liban ».

De nouveau, tous les sens sont convoqués : le goût (les fruits des arbres, des grenadiers, réjouissent le palais par la douceur de leur saveur) ; l'odorat (« nard et safran, roseau odorant et cinnamome, avec tous les arbres à encens, la myrrhe et l'aloès avec les plus fins arômes » renvoient à une géographie qui déborde de beaucoup la terre d'Israël, qui porte jusqu'aux confins merveilleux de l'Arabie) ; la vue enfin (la fontaine peut bien y être scellée, ce jardin ruisselle d'eaux vives, dévalant du Liban pour devenir source jaillissante). Paradoxalement, la clôture du lieu, explicitée avec insistance, est ici principe de mouvement, d'expansion, de vie, en un mot, de fécondité.

Or, voilà que non seulement la bien-aimée se reconnaît en ce jardin, mais elle s'offre, en convoquant à son tour la complicité du vent glacé du Nord et les ardeurs du vent du Sud : « *Eveille-toi Nord, viens Sud, soufflez sur mon jardin* ». Le désir du bien-aimé est dès lors son propre désir (cf. la modulation du « *mon jardin* » de l'homme, qui est sitôt déclaré « *son jardin* » par la femme, *Ct* 4,16). Plus encore, elle anticipe la rencontre : « *... mon ami viendra dans son jardin, et il mangera ses fruits de douceur* ».

⁴ . Cf. encore D. Bonhoeffer invitait à « dire Dieu au centre », voir en particulier la Lettre du 29 mai 1944 dans *Résistance et soumission*.

⁵ . Voir pour cette analyse notre article dans la revue *Sources vives*, juillet 2012 ; et encore J-P Sonnet, « Du chant érotique au chant mystique : le ressort poétique du Cantique des cantiques », dans l'ouvrage collectif *Regards croisés sur le Cantique des cantiques*, J-M Auwers (dir.), Lessius, Coll. Le rouleau et le livre n° 22, 2005, où nous proposons nous-même un « Petit bilan herméneutique de l'histoire du Cantique des cantiques ».

De là, le texte va poursuivre en enchaînant sur la parole du bien-aimé : « *Je suis venu dans mon jardin, ma sœur épouse, j'ai cueilli ma myrrhe avec mon parfum. J'ai mangé mon rayon avec mon miel. J'ai bu mon vin avec mon lait* » (Ct 5,1). Ce faisant, il dessine de façon remarquable un hiatus entre la parole qui évoque l'étreinte à l'inaccompli, et celle qui l'évoque, dans la bouche du bien-aimé, à l'accompli...

Difficile de concevoir plus extrême économie de moyens pour signifier la réciprocité de l'amour et la parité dans l'union, que plaide avec tant de grâce, de légèreté et de force le Cantique. De même, on se doit d'admirer la discrétion du texte, qui place le Cantique à l'opposé d'une parole indiscrete, d'un quelconque voyeurisme...

Il faudrait encore s'arrêter sur le beau jeu subtil qui s'inscrit dans le texte entre intimité et collectivité. Car le *Cantique* comporte la mention de collectifs, qui font que l'amour dont il est ici question n'est nullement solipsciste... Assez loin de nos pensées contemporaines qui prétendent l'enclorre dans la sphère du privé, l'amour dans le *Cantique* a plus à voir avec celui dont parle Dante évoquant dans la *Divine comédie* : « *L'amour qui meut le soleil et les étoiles* ».

Le plaisir comme « moment » de grâce

Dernière réflexion pour remarquer comment ce texte désigne une manière très singulière de se tenir dans le temps. Car, d'une part - et c'est un trait de la littérature de sagesse - nous sommes ici dans le registre du temps cyclique des saisons, et nullement dans celui de l'histoire que privilégie la Bible. Mais, d'autre part, concernant ce qui advient à ce couple, il est clair que le texte freine, enraye même, cette temporalité de la nature s'écoulant selon un mouvement fluide et irrésistible. L'expérience vécue de l'amour - avec ce qui s'appelle plaisir... - réinscrit en effet en son centre la présence royale, mais fragile, de l'instant... Ici on se retrouve après s'être cherché, et avant de se perdre de nouveau. C'est pourquoi le texte est tissé d'une alternance de présence et d'absence. Tout au long revient le motif des disparitions, des esquives, moteur même de la recherche, qui est un thème de l'ensemble du livre. C'est pourquoi celui-ci incorpore attente et surprise. Et culmine étrangement sur une finale qui invite à la fuite... Tout cela suggère une présence mutuelle, une expérience du plaisir, qui est fondamentalement bordée de fragilité et d'éphémère.

Ce qui évidemment n'engage nullement à ignorer l'affirmation célèbre qui se lit dans le même espace : « *L'amour est fort comme la mort* ». Formule souvent retranscrite et transformée en un « plus fort que la mort »... Mais il convient, par principe, de respecter la lettre du texte ! Le *Cantique* célèbre éros vécu dans le temps présent, qui est temps non seulement en mouvement, dans la belle allégresse de ce texte, mais - on ne saurait l'ignorer - un temps qui a aussi pour horizon la mort...

Ainsi, ce texte ne dit rien de plus, mais rien de moins, que la capacité de l'amour à faire face à la mort. A être capable d'égaliser la puissance de la mort... Ce qui n'est pas rien ! Ailleurs, un jour, dans le même espace biblique, tardivement mais avec toute l'assurance de la foi dans le Ressuscité, il sera dit et montré que, de fait, l'amour est plus fort que la mort. Soit une vérité qu'il n'est pas impossible de méditer à l'aide des mots du *Cantique*, dans des lectures qui reconnaissent dans le bien-aimé la figure du Christ et dans la bien-aimée, celle de l'Eglise. Mais ceci, qui est toujours le *Cantique*, nous entraînerait sur d'autres chemins. Preuve en tout

cas que le petit livre est un formidable tremplin pour ré-affirmer la bonté de la vie et l'infinie ressource de l'amour.

Anne-Marie PELLETIER

Espace Culturel Protestant
Reims, 5 mars 2013